

d'éviter une nouvelle guerre ; mais également fatigués et avilis par l'empire de M. Pitt, ils cherchaient à rétablir cet esprit d'égalité qui est l'âme du gouvernement républicain. Le désespoir de s'élever à la hauteur d'un homme si accrédité, ou de le faire descendre jusqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auraient tourné contre eux ; ils s'attachèrent à des moyens plus adroits : on chercha à l'aigrir. Son caractère ardent s'offrait à ce piège : il y tomba. Si M. Pitt quitta sa place par humeur, il est blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtrisée ; si ce fut dans l'espérance de mettre ses ennemis à ses pieds, il montra qu'il avait plus de connaissances des affaires que des hommes ; si, comme on l'a dit, il se retira parce qu'il ne voulait pas répondre des opérations qu'il n'était pas le maître de diriger, il est permis de croire qu'il tenait plus à sa gloire personnelle qu'aux intérêts de son pays ; mais quelle que fût la cause de sa retraite, il n'y a que la haine la plus aveugle, la plus injuste, la plus violente, qui ait pu prononcer que la fortune lui avait tenu lieu de vertu et de talent.

Quoi qu'il en soit, la première démarche du nouveau ministère fut dans les principes de M. Pitt, et une sorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Espagne, et les Indes occidentales furent le théâtre de ces nouvelles hostilités. L'expérience du passé avait dégoûté du continent de l'Amérique, et

toutes les vues se tournèrent vers Cuba. Une raison éclairée fit sentir qu'en prenant cette île, on n'aurait pas à craindre la vengeance des autres colonies ; on s'assurerait l'empire du golfe du Mexique ; on couperait toutes les ressources à l'ennemi, principalement riche du produit de ses douanes ; on envahirait tout le commerce du continent, dont les habitans aimeraient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités qu'ils étaient accoutumés à voir arriver d'Europe ; on réduirait enfin la puissance qui aurait fait une si grande perte, à recevoir la loi qu'on voudrait lui imposer.

D'après cette réflexion, une flotte composée de dix-neuf vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtimens de transport, ayant à bord dix mille soldats, qui devaient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique septentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choisit pour se rendre devant cette place redoutable, l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus dangereux que le nouveau. Les obstacles que présentait cette navigation peu connue et trop négligée, furent surmontés avec un succès digne de la réputation de l'amiral Pockok. Il arriva le 6 juillet 1762 à sa destination ; et le débarquement se fit sans opposition six lieues à l'est des ouvrages effrayans qu'il fallait réduire.

Les opérations de terre ne furent pas aussi-

bien conduites que celles de mer. Si Albemarle, qui commandait l'armée, eût eu les talens qu'exigeait la commission dont il était chargé, il aurait commencé par attaquer la ville : la simple muraille sèche qui la couvrait ne pouvait pas résister vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les généraux, les conseils, la régence, que ce succès facile mettait dans ses mains, auraient décidé la capitulation du Morro. A tout événement, il privait cette citadelle de tous les secours, de tous les rafraîchissemens qu'elle reçut de la ville durant le siège ; et il s'assurait les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de temps.

Le parti qu'il prit de débiter par l'attaque du Morro, l'exposait à de grands malheurs. L'eau qui se trouvait à sa portée était malsaine, et il se vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de son camp. Comme les chaloupes, chargées de cet approvisionnement, pouvaient être inquiétées, il fallut porter, pour les soutenir, un corps de quinze cents hommes sur la hauteur d'Arosteguy, à un quart de lieue de la ville. Ces troupes, absolument détachées de l'armée, et que l'on ne pouvait ni retirer ni soutenir que par mer, étaient continuellement exposées à être détruites.

Albemarle, pouvant juger du caractère de l'ennemi par la tranquillité dont on laissait jouir le corps posté à Arosteguy, aurait dû placer un autre corps sur le grand chemin de la ville. Par

ce moyen, il l'eût comme investie, et très-certainement affamée, empêché tout transport d'effets dans les terres, et communiqué avec Arosteguy moins dangereusement que par les détachemens qu'il était continuellement obligé de faire pour soutenir ce corps avancé.

Le siège du Morro fut fait sans tranchée. Le soldat cheminait vers le fossé, n'étant couvert que par des barriques de cailloutage, qui furent à la fin remplacées par des sacs de coton qu'on tira de quelques bâtimens marchands qui venaient de la Jamaïque : ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes, précieux partout, inestimables dans un climat où les maladies et les fatigues en font une consommation prodigieuse.

Le général anglais ayant perdu la plus grande partie de son armée, et se voyant obligé, faute de forces, de se rembarquer dans peu de jours, résolut de tenter l'assaut ; mais il fallait passer un large et profond fossé taillé dans le roc ; et il n'avait rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglais furent énormes, celles des Espagnols le furent encore davantage. Avertis, depuis plus d'un mois, que la guerre était commencée entre les deux nations, ils n'étaient pas sortis de leur léthargie ; l'ennemi paraissait à la côte, et il n'y avait pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fusil en état.

Le grand nombre de généraux de terre et de mer qui se trouvait à la Havane, mit, durant les premiers jours du siège, une incertitude dans les conseils, qui ne pouvait manquer d'être favorable aux assaillans.

Trois vaisseaux de guerre furent coulés à fond, pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvait forcer. On gâta la passe par cette manœuvre, et on perdit inutilement trois grands bâtimens.

Il était dans les règles de la prudence la plus ordinaire, de faire appareiller douze vaisseaux de guerre qui étaient à la Havane, qui n'étaient d'aucune utilité pour la défense de la place, et qu'il était important de sauver. On ne le fit pas; on n'eut pas même la précaution de les brûler, lorsqu'il n'y avait plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombassent dans les mains de l'ennemi.

La destruction du corps anglais placé à Aroseguy, où il ne pouvait être secouru, était très-facile. Ce succès aurait gêné les assiégeans dans leur approvisionnement d'eau, leur aurait coûté du monde, leur aurait donné de la crainte, aurait retardé leurs opérations, aurait enfin inspiré de la confiance aux troupes espagnoles. Bien loin de tenter une chose si aisée, on n'attaqua pas, même en plaine, un seul de leurs détachemens, tous composés d'infanterie, quoiqu'on eût à leur opposer un régiment de dragons et beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut presque toujours libre; et cependant il ne tomba dans l'esprit d'aucun de ceux qui avaient part à l'administration, de faire passer le trésor du prince dans les terres, pour le soustraire à l'ennemi.

La dernière négligence mit le comble à toutes les autres. On avait laissé au milieu du fossé, un bloc de rocher pointu et isolé; les Anglais mirent dessus des planches tremblantes, qui appuyaient d'une part à la brèche, et de l'autre à la contrescarpe: un sergent et quinze hommes y passèrent à une heure après midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées; une compagnie de grenadiers et quelques autres soldats les suivirent: lorsqu'ils se virent à peu près cent, au bout d'une heure, ils montèrent sur la brèche, assurés de n'être pas découverts, et ils n'y trouvèrent personne pour la défendre. Il est vrai que Valasco, averti de ce qui s'y passait, accourut pour sauver la place; mais il fut tué en arrivant; et sa mort troublant l'esprit aux troupes qui le suivaient, elles se rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une sentinelle pour observer les mouvemens d'un ennemi logé sur le fossé, décida de ce grand événement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, et pour l'île entière. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour

environ quarante-cinq millions d'argent ou d'autres effets précieux, qui le dédommagèrent amplement des frais de son expédition.

xviii.
Avantages
que la paix
procura à
l'Angleterre
dans
les îles.

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur espagnole dans le Nouveau-Monde, rendait la paix aussi nécessaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvait l'être à celle de Versailles, dont les malheurs étaient portés au dernier période. Les ministres qui gouvernaient alors l'Angleterre, consentaient à l'accorder; mais les conditions paraissaient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avait eu des succès prodigieux dans le nord et dans le midi de l'Amérique; quelle que fût son ambition, elle ne pouvait se flatter de tout retenir: on soupçonnait avec fondement qu'elle abandonnerait ses conquêtes septentrionales, qui ne lui donnaient que des espérances éloignées, médiocres, incertaines, et qu'elle s'en tiendrait aux riches colonies, aux colonies à sucre, qui venaient de tomber entre ses mains, comme la situation de ses finances paraissait l'exiger. L'augmentation de ses douanes, qui était une suite nécessaire de ce système, devenait la meilleure caisse d'amortissement qu'on pût imaginer; et elle devait être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle aurait été formée aux dépens de la France. Cet avantage eût été suivi de trois autres fort considérables; le premier de dépouiller une puissance rivale, et redoutable malgré ses fautes, de la plus riche branche de son com-

merce; le second, de la consumer à la défense du Canada, colonie ruineuse par sa situation, pour une nation accoutumée à négliger sa marine; le troisième, de tenir dans une dépendance plus étroite et plus assurée de la métropole, la Nouvelle-Angleterre, qui aurait toujours eu besoin d'appui contre un voisin inquiet, actif et guerrier.

Mais quand le conseil de Georges III aurait cru devoir rendre à ses ennemis un mauvais pays du continent, et garder des îles opulentes, il n'aurait peut-être osé suivre un plan si judicieux. Dans les autres gouvernemens, les fautes des ministres ne sont que leurs fautes, ou celles des rois, qui les en punissent: en Angleterre, les fautes du gouvernement sont presque toujours celles de la nation, qui veut qu'on suive ses volontés, ne fussent-elles que des caprices.

Le peuple anglais, qui s'est plaint des conditions de la dernière paix, lorsqu'on lui a fait voir le vide des avantages qu'il croyait en avoir retirés, les avait, en quelque façon, dictées par le sujet de ses murmures, soit avant, soit durant la guerre. Les Canadiens avaient fait quelques ravages, et les sauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies anglaises. Les paisibles cultivateurs qui les habitent, consternés des maux qu'ils souffraient, plus encore de ceux qu'ils craignaient, avaient fait retentir leurs cris jusqu'en Europe; leurs correspondans, intéres-